

Milvia Maglione

Lumière et profondeur
1^{er} janvier / 28 février
1981

Françoise Martinelli

*Textures –
transparences*
3 mars / 15 avril 1981

Kate Millett

Lesbia erotica
Du 25 avril / 30 mai 1981

Michèle Knoblauch

12 juin / 31 septembre
1981

**La galerie des femmes
en Avignon**

Du 20 juillet / 2 août
1981

Sonia Delaunay

1^{er} octobre / 7 novembre
1981

Sophie Clavel

12 novembre /
12 décembre 1981

Tina Modotti

*Femme, photographe
et révolutionnaire*
16 décembre 1981 /
30 janvier 1982

Dominique Garros

Déchirures
2 février / 5 mars 1982

Marie Orensanz

Fragmentissimo
*Peintures, dessins,
marbres*
7 mai / 14 juin 1982

**Colette Alvarez-
Urbatjel**

Hiedras y Cantos
Pierres et tiges
28 juin / 15 septembre
1982

**Exposition au musée
archéologique d'Apt**

*et des photos
des femmes*
15 juillet / 7 août 1982

**L'autre moitié de
l'avant-garde**

*Fragments
d'une exposition
1910-1940*

4 octobre / 2 novembre
1982

**Marie-Pierre
Thiébaud**

Plages, sculptures
7 février / 19 mars 1983

Erica Lennard

28 mars / 30 avril 1983

Ann Wärf

2 mai / 18 juin 1983

Cristina Martinez

21 juin / 31 juillet 1983

Linda Heiliger

*Light, space and
colour*

20 septembre /
5 novembre 1983

Exposition collective

15 novembre 1983 /
14 janvier 1984

Louise Nevelson

Collages & Sculptures
17 janvier / 3 mars 1984

**Anjie Anakis,
Éliane Larus,
Véronique Wirbel**

Peintures
2 avril / 5 mai 1984

Colette

*Manuscrits, documents
photographiques
et sonores*
Juin / juillet 1984

Imogen Cunningham

Photographies
2 octobre / 3 novembre
1984

Ilse Bing

Photographies
Novembre / décembre
1984

Dominique Garros

Travaux sur papier
Mars / avril 1985

June Wayne

*My Palomar,
Lithographies*
15 avril / 15 juin 1985

Mireille Dupuis

En Inde et à Ceylan
Photographies
20 juin / 31 juillet 1985

Popy Moreni

Collerettes
1^{er} octobre / 23 novembre
1985

Sheila Hicks

L'art généré par la vie
14 décembre 1985 /
15 mars 1986

Françoise Gilot

Anamorphoses
15 juin / 31 juillet 1986

Annie Cohen

*Pierres de nuit,
rouleaux d'écriture*
16 décembre 1986 /
28 février 1987

Béatrice Kohler

Mai / juillet 1989

Chantal Montellier

Dessins originaux de
La Fosse aux serpents
1991

Catherine Rotulo

Ile de Ré, île dorée
Photographies
Septembre / octobre 1992

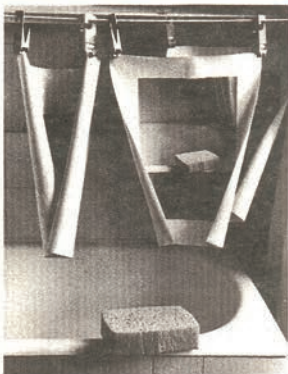
Adèle Vergé

Sculptures
25 novembre /
31 décembre 1992

La galerie *des femmes*

Fac-similé du catalogue
de la Galerie *des femmes*
pour les années 1981 et 1982

Milvia Maglione
Françoise Martinelli
Kate Millett
Michèle Knoblauch
Sonia Delaunay
Sophie Clavel
Tina Modotti
Dominique Garros
Claude Batho



une année
à la galerie
des femmes

74, rue de Seine. 75006, Paris. Tél: 329 5075

maglione

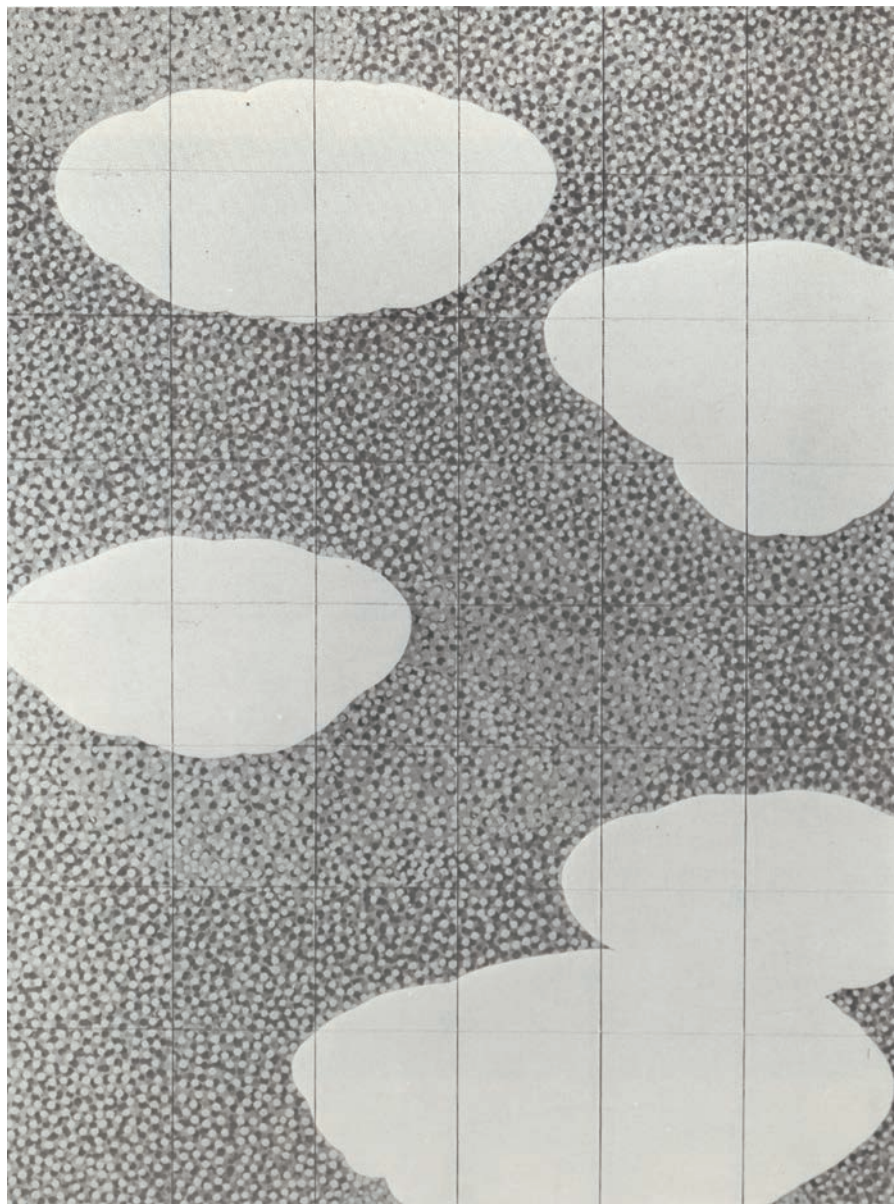
lumière et profondeur

1^{er} janvier / 28 février 1981





Lumière et profondeur, 1980



Hommage à Seurat, 1980



Auto-portrait, 1980

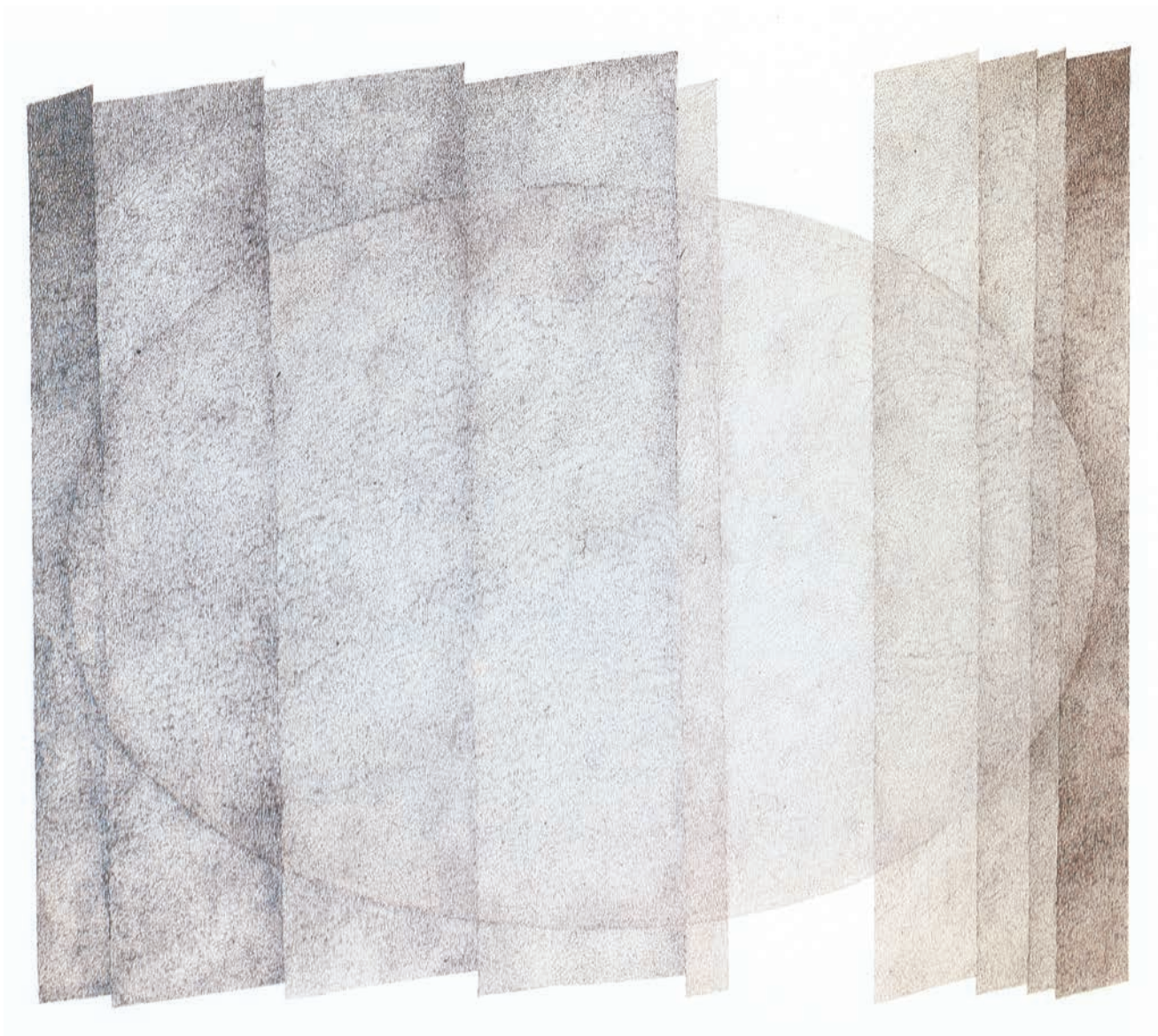
françoise martinelli

textures - transparences

3 mars / 15 avril 1981







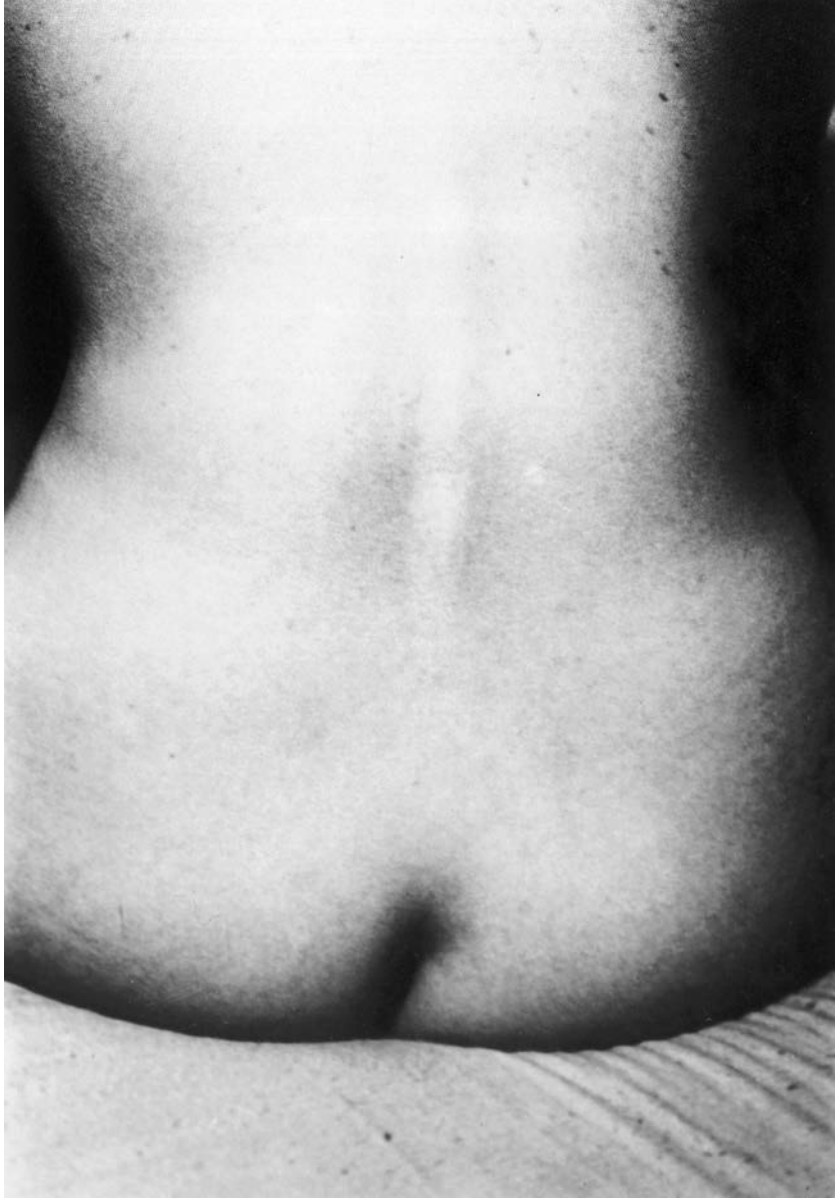


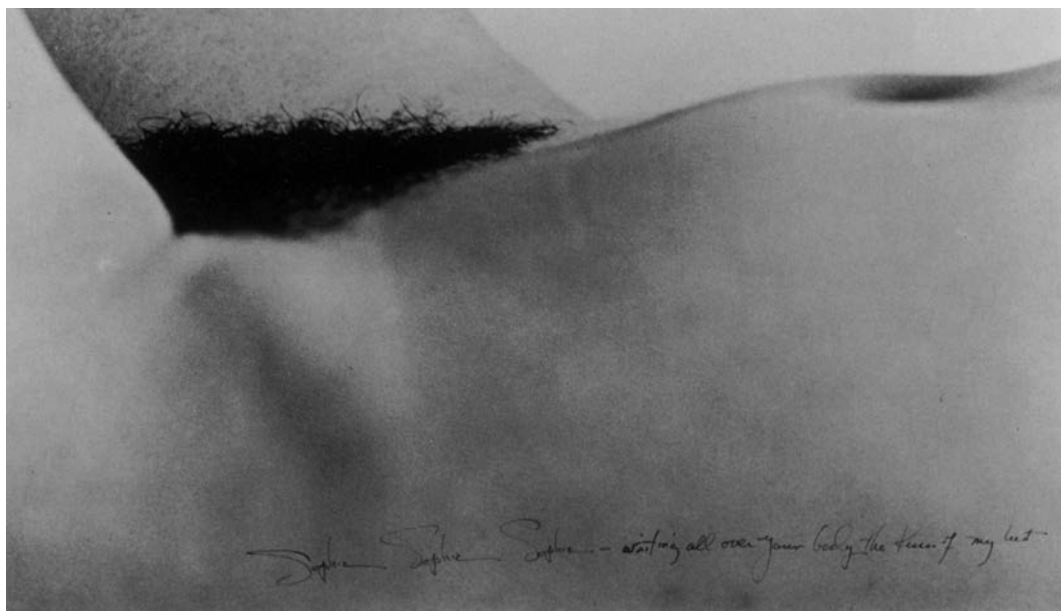
kate millett

lesbia erotica

25 avril / 30 mai 1981







Sophia Sophia Sophia - starting all over your body the heart of my heart

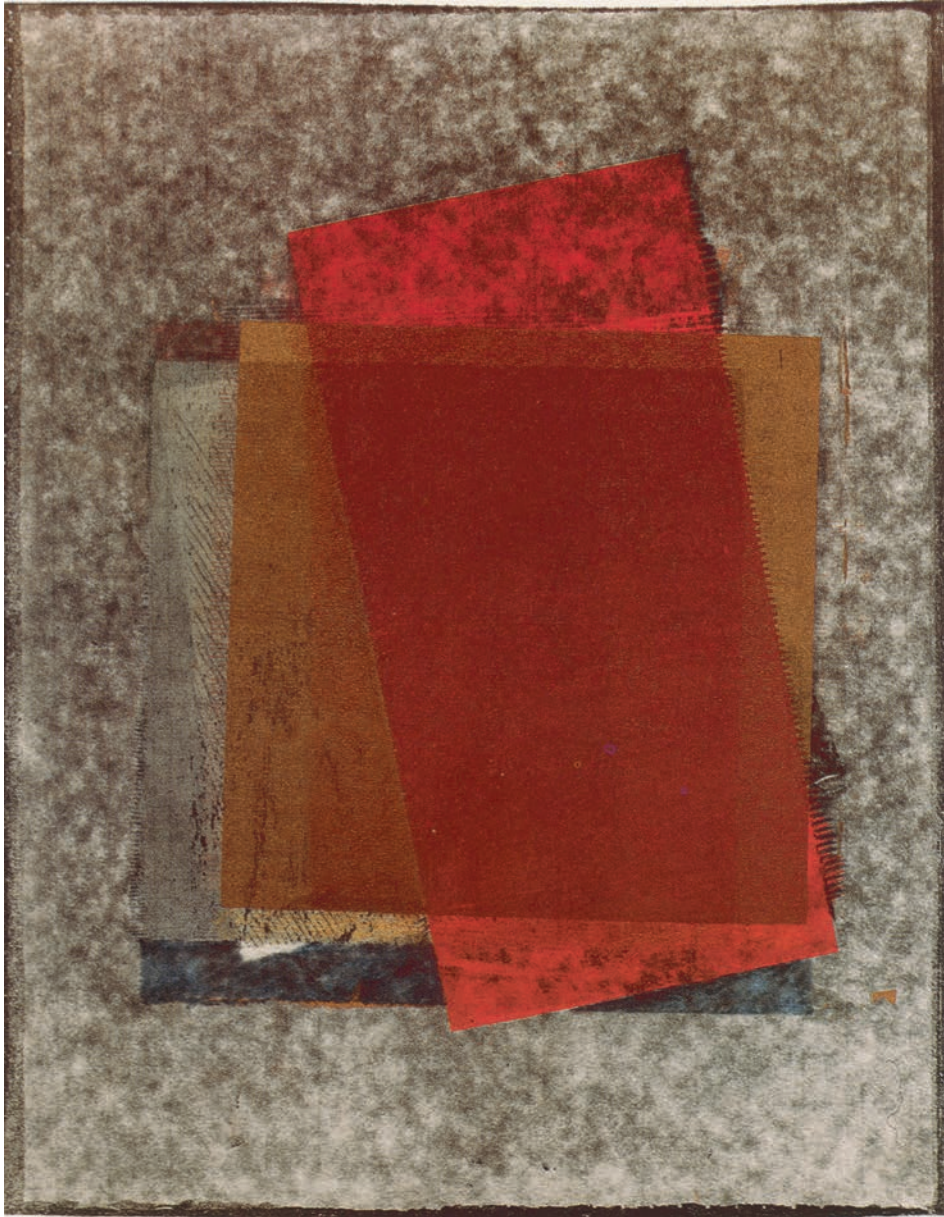


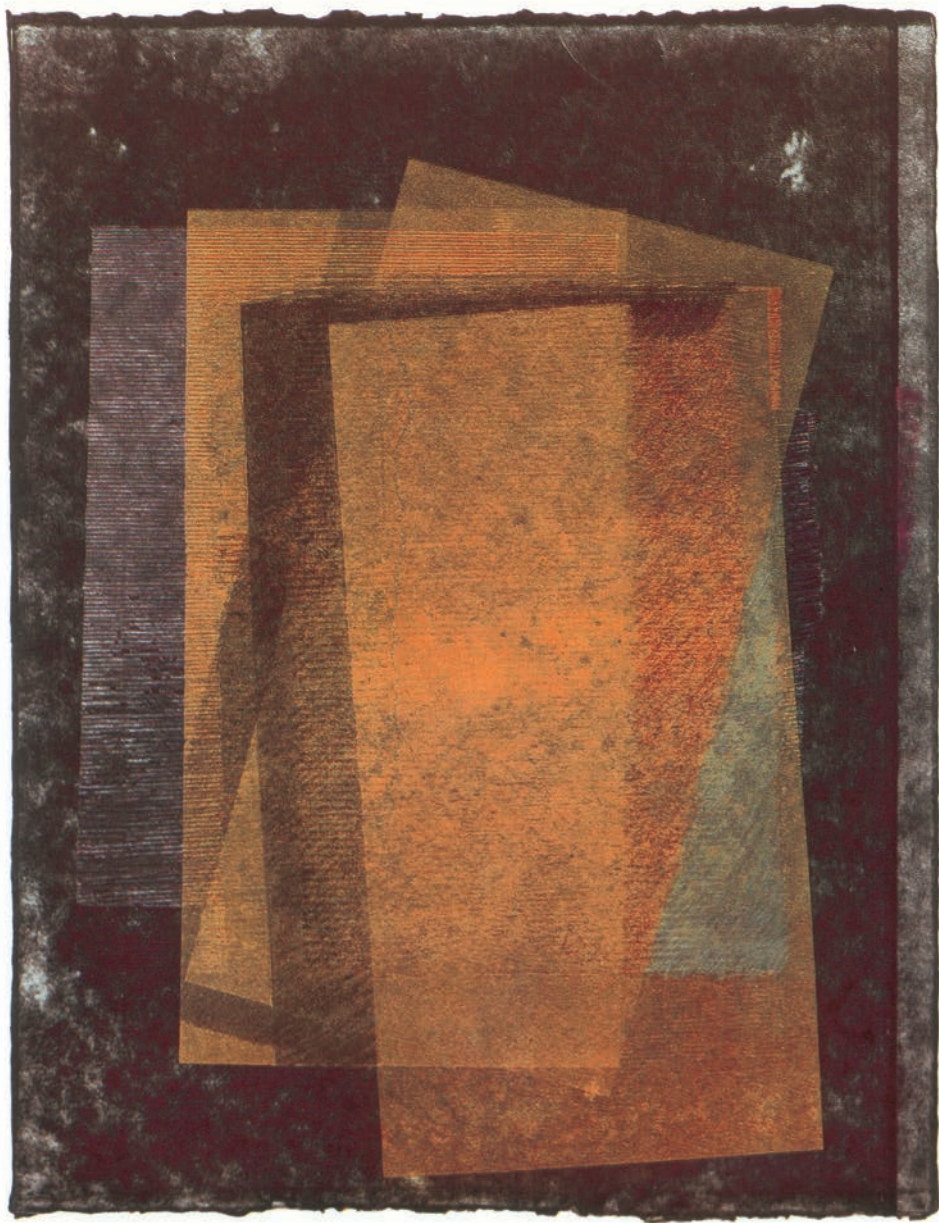
michèle knoblauch

12 juin / 31 septembre 1981









sonia delaunay

1^{er} octobre / 7 novembre 1981

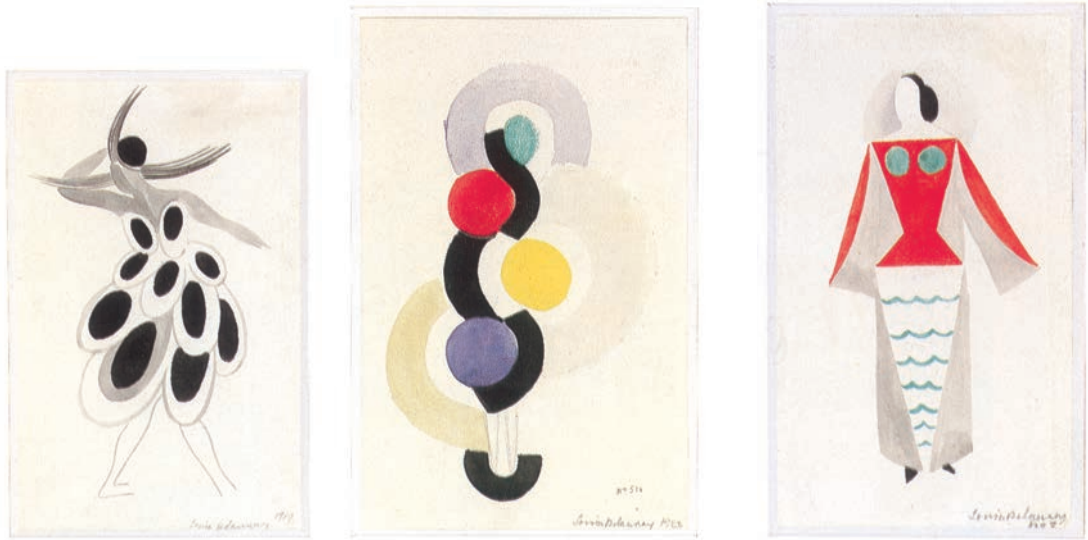




Autoportrait n°383, 1916. Gouache sur papier



Projet de tissu "damier". Gouache, 1925



Panneaux de costumes, 1923-1926

sophie clavel

12 novembre / 12 décembre 1981





L'atelier



Indienne



Irena

tina modotti

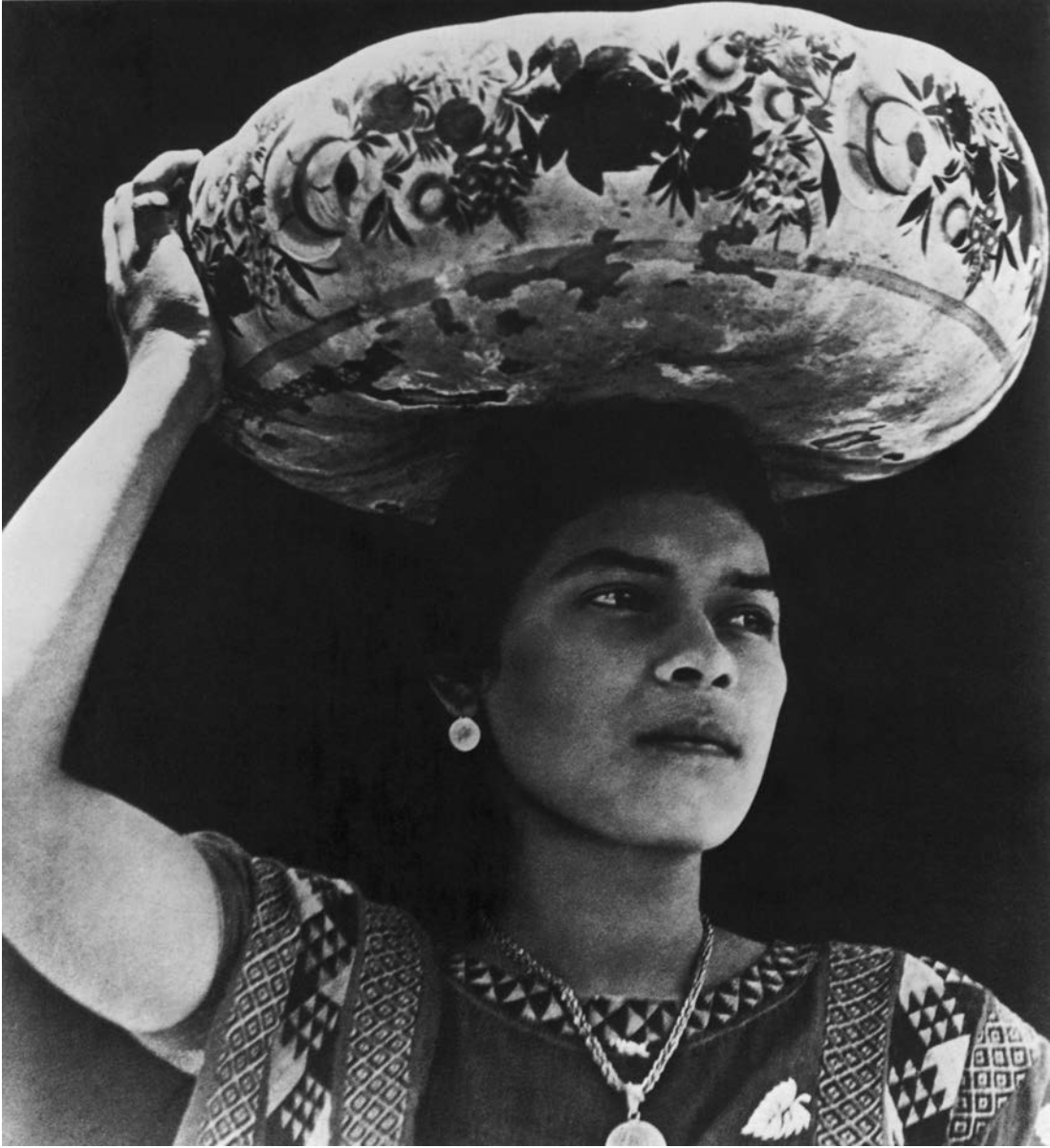
*Femme photographe
et révolutionnaire*

16 décembre / 30 janvier 1982





Femme avec drapeau, Mexique



Femme portant un panier



Femmes de Tebuantepec

claudio batho

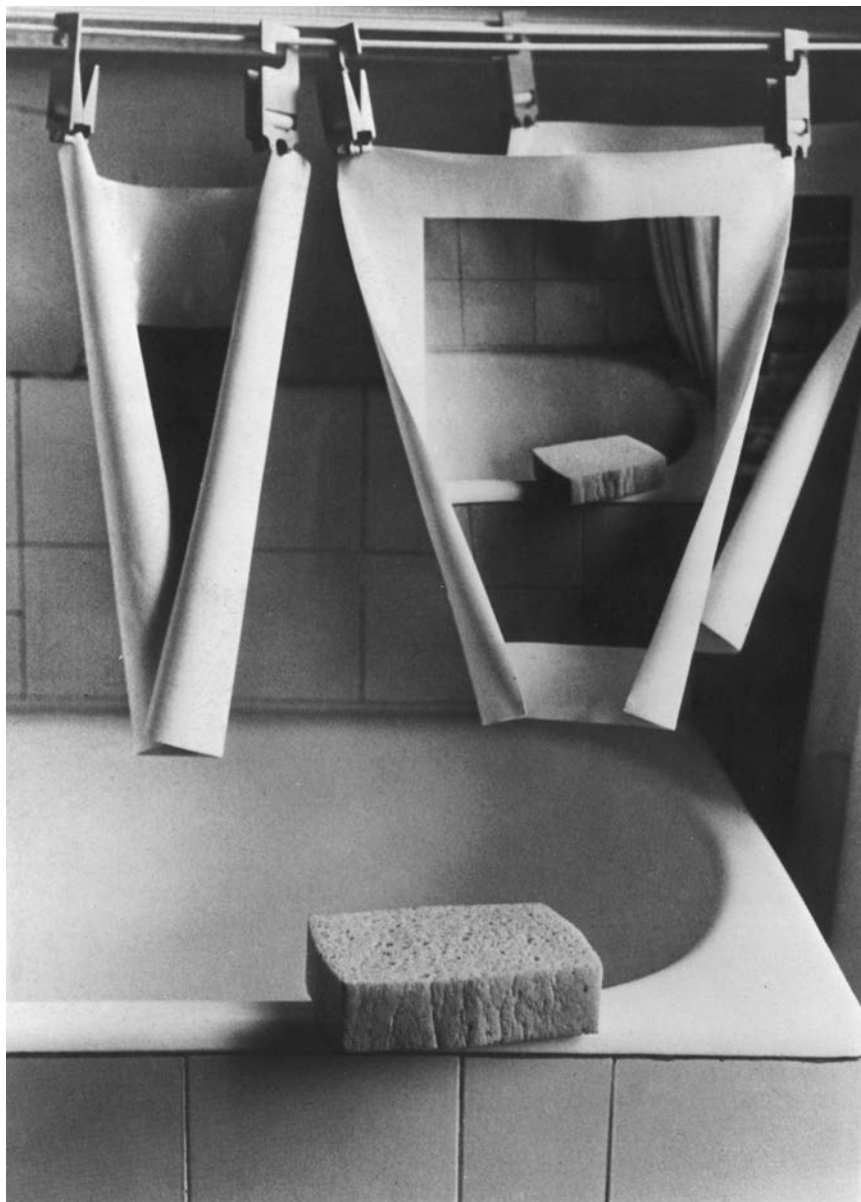




Le bouquet d'anémones, 1980



La bouilloire



L'éponge et son image, 1980

dominique garros

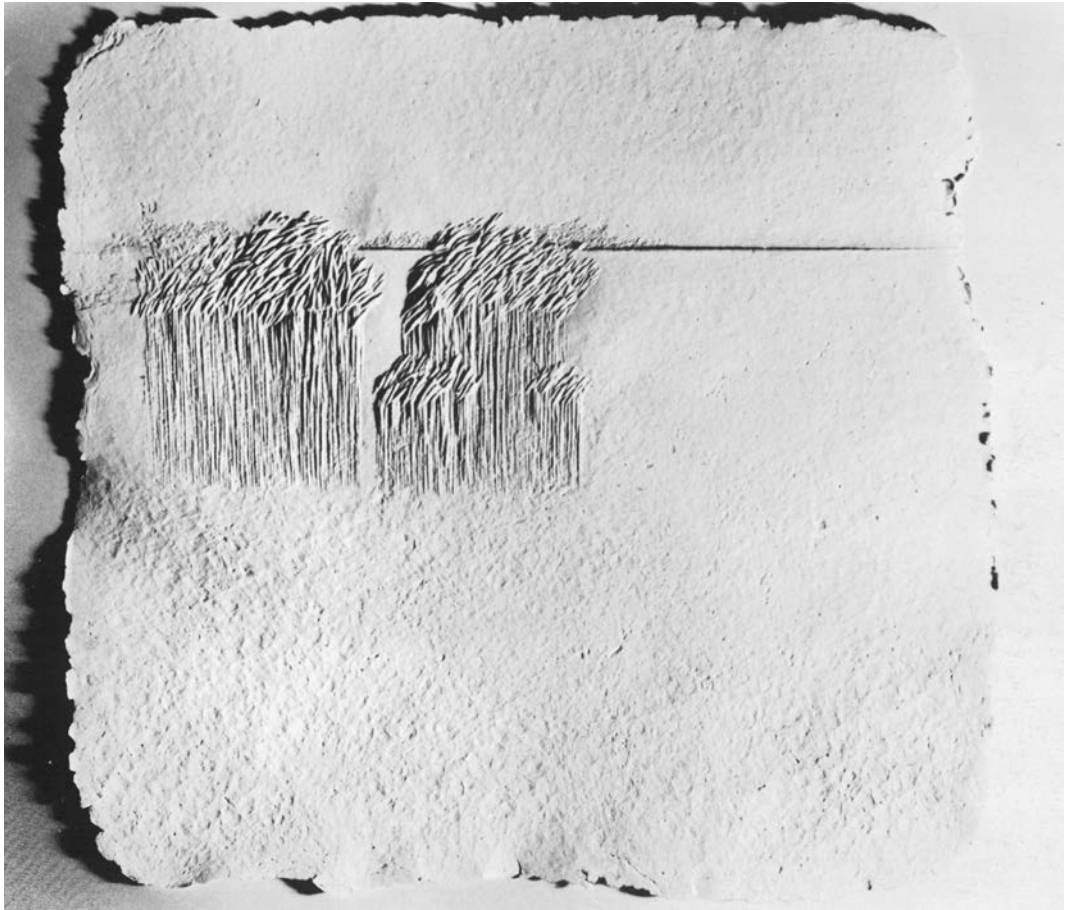
déchirures

2 février / 5 mars 1982









En décembre 1980, la Librairie *des femmes*, 74 rue de Seine, à Paris, ouvre son espace à la première galerie de femmes en Europe, pour faire connaître les artistes femmes, longtemps ignorées dans l'histoire de l'art, et trop souvent encore aujourd'hui.

Milvia Maglione

1^{er} janvier / 28 février 1981

« J'ai fait ma première exposition personnelle en 1960 à Milan, puis en Europe, et à la Galerie *des femmes* en 1981. J'en ai en quelque sorte fait l'inau-

guration : c'était le premier accrochage et le premier vernissage. Puis j'ai participé à plusieurs expositions collectives de la Galerie : en Avignon, à Apt...

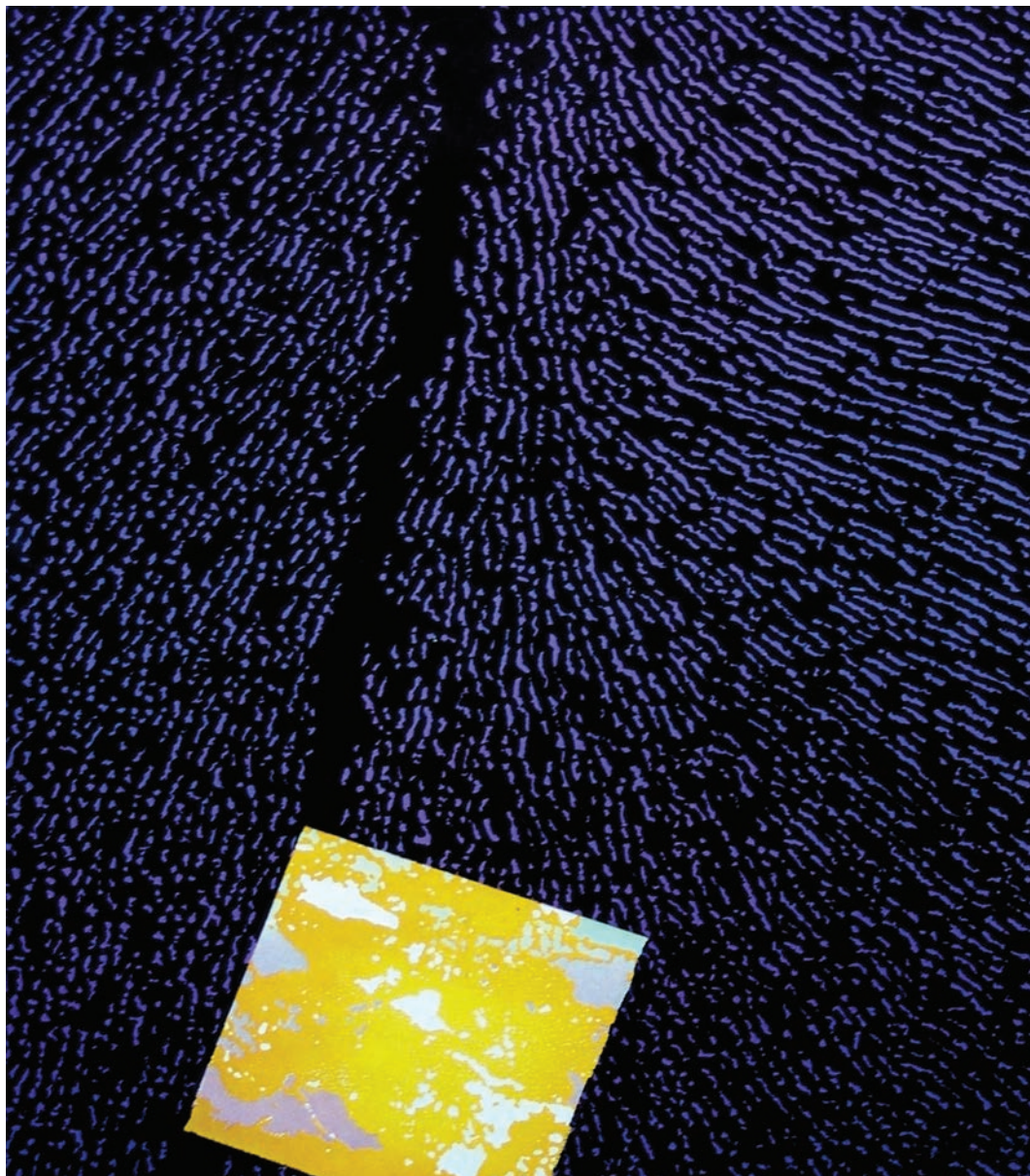


Petit jardin

Mais ma première rencontre avec *des femmes* remonte à 1975, lorsqu'une amie de Milan, Erica Kaufman, m'a parlé de son livre *Transfert* qui allait être publié en France. Elle voulait que je fasse la couverture. J'ai pris contact avec les Éditions et c'est comme ça que j'ai connu Antoinette. Par la suite, j'ai fait d'autres couvertures de livres et aussi des affiches pour la maison d'édition féministe italienne, la Tartaruga. En 1976, j'ai participé à une exposition de femmes, *Combative acts, profiles and voices*, à New York.

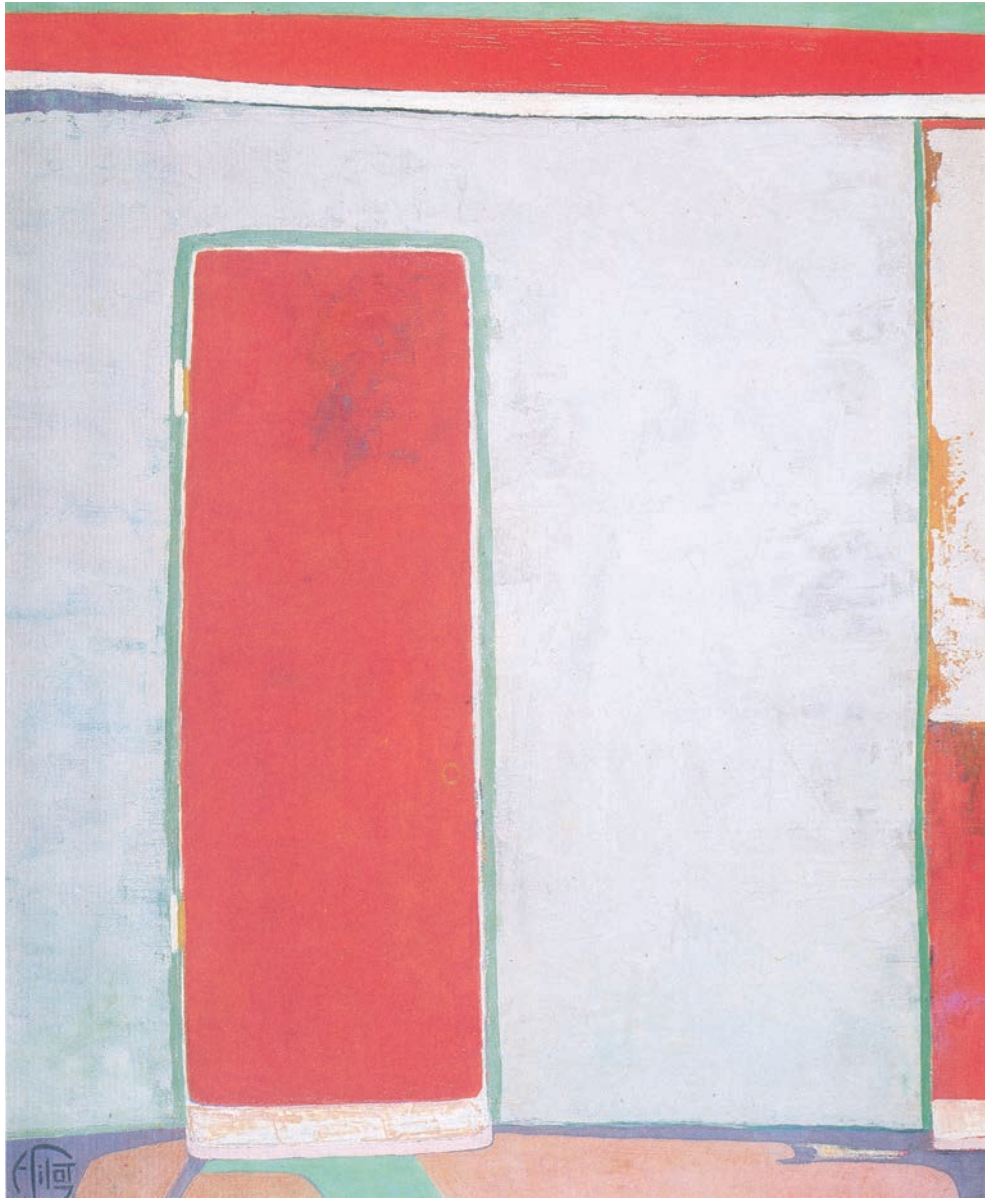
La Galerie *des femmes* était une grande chance pour nous les femmes artistes, c'était un rêve qui se réalisait. Ainsi, quand mes toiles ont été présentées, avec d'autres, sur le stand de la Galerie à la FIAC, mon travail a fait un bond. C'était une opportunité extraordinaire. » ■ M.M..

Paris, février 2005



June Wayne
My Palomar, 15 avril / 15 juin 1985

Lithographie de l'exposition



Françoise Gilot
Anamorphoses, 15 juin / 31 juillet 1986

La Porte rouge, huile sur toile,
73 x 59 cm, 1982

...*Ou la prégance du regard*

Robert Doisneau

Françoise Gilot

poésie), qu'elle était peintre ; qu'elle était aujourd'hui la femme du Docteur Salk, le génial inventeur du vaccin contre la poliomyélite. On remarquait qu'elle ne devait pas être quelqu'un d'ordinaire pour avoir été aimée par des hommes aussi éminents (la gloire de Lou Andreas-Salomé en pâtit encore). On m'avait tout dit, mais rien d'essentiel.

Rencontrer une femme ? Aventure difficile dans une civilisation en malaise, ravagée par l'épidémie féministe. Femme : espèce en voie de disparition, transformée en fossile vivant avant d'avoir pu exister.

N'être femme à Marseille et rencontrer, à San Diego, à l'extrême Occident, un demi-siècle après, une "sœur océane", c'est affaire de destin, plutôt que de hasard. Il y aura fallu la guidance poétique et l'endurance femelle ; il y aura fallu cette lente remontée de la mer prostituée jusqu'aux eaux pacifiques, d'un port à l'autre, de la naissance à la maturité, du passé au futur, anabase et exil.

Ici, là-bas, en Californie, en France, on m'avait tout dit sur Françoise Gilot : sur presque dix années de vie partagée avec Picasso, le géant du vingtième siècle, elle sortant à peine de l'adolescence et lui entrant dans son grand âge ; leurs deux enfants, Claude et Paloma ; et puis Aurélia, plus tard avec un autre ; on m'avait dit qu'elle écrivait des livres (biographies, théorie,

Texte d'Antoinette Fouque pour le catalogue de l'exposition *Anamorphoses* de Françoise Gilot, à la Galerie *des femmes*, en juin 1986

D'abord, il y a vos yeux. C'est le premier contact. Tous mes poètes aux mots fertiles répondent à l'appel. "Il viendra un être au regard si vrai que le réel le suivra." Prénance du regard : les yeux d'algue et d'huître, bleue et verte, les yeux du commencement du vivant, les yeux de l'océan et de l'huître. Ils nous regardent, au-dehors, au-dedans. L'une et l'autre veillent sur le mouvement, sur les mutations laborieuses. La femme intérieure remonte lentement : "female", "artist-woman", toute en couleurs (même quand vous êtes en blanc). Ici les gens disent que le français est la langue de l'océan. Et si la langue anglaise, plus na(t)ive, était celle des femmes ?

Alors, il y aura plusieurs entretiens, timides, de part et d'autre, comme de juste. Mais, à l'essentiel, vous allez droit. La quintessence, le cinquième élément, pour le peintre, c'est la couleur, pour la femme, c'est le vivant. Pour les deux en une, ce sera la peinture.

Vous me racontez l'enfance. La petite fille et sa peinture, des jumelles. Elle vous est née avec vous, la peinture comme nature. Vous l'avez toujours sue, depuis le "vortex d'abeilles" (dans le midi on dit "avoir des abeilles" pour exprimer un certain état d'excitation : ni le bourdon, ni le cafard, mais une sorte de vertige enthousiaste).

Vous me racontez les voyelles, a, i, o, l'autre et vous, et l'entre-elles. Et i, a, o – a, o – o, a – fort-da – ici-là et l'o dans l'a, l'o du nom, aquarelle. Les consonnes F, G, la sixième et la septième, les sept couleurs de l'arc-en-ciel ; F, G, fille et garçon. Vous jouez avec vos deux genres mais vous ne les confondez pas. Vous créez avec un seul sexe, multiple, hétérogène, complémentaire. C'est toute la différence. Votre "porte rouge" est naturellement bordée de vert. Il s'agit là bien sûr du "naturel en peinture".

Vous me dites comment vous concevez avec vos deux yeux, à contre perspective, sans diplopie, sans obsession, par plans ; vous l'avez appris en direct de votre vieil ami Matisse.

Vous peignez avec vos deux mains, de la gauche, au couteau, de la droite, au pinceau (toutes les techniques vous viennent comme autant de langues fluantes), vos deux mains se touchant dans la chair du tableau. Vous vivez avec vos deux cerveaux, le gauche pour la rigueur, pour le sens (vous refusez le système pour mieux construire la théorie), le droit pour l'intuition, l'anticipation symbolique.

À La Jolla, dans l'enceinte de l'atelier de Françoise Gilot, j'ai vu une centaine de toiles, une infime partie de son œuvre seulement. Question de lieu, question de temps. Dix heures par jour, en moyenne, d'un travail acharné, sur plusieurs décades. La peinture ininterrompue, abondante,

multiple. Travail du lieu, travail du temps. Le lieu y enlace le temps. Le corps antérieur, la chair précoce de l'artiste, plutôt que sa mémoire, s'y exerce, dans une langue de silence, par séries. Le lieu est clos, pour s'ouvrir au-dedans : s'y enfermer, s'y recueillir, s'y concentrer, s'y inspirer presque jusqu'à l'asphyxie (Goya aussi), la gorge serrée à s'en rompre les cordes vocales, le souffle retenu dans le vortex intérieur, ce tourbillon creux et fluide suscité autrefois par l'absence de la mère, Artémis à l'œil meurtrier, chasseresse d'oiseaux migrateurs.

Le vertige en abîme s'est converti, une fois l'angoisse domptée, en motions, en couleurs, en réserves de passions propres à la faire revenir, autre, la mère, à la faire advenir femme. La passion de la réserve, parfois portée comme un masque de timidité, s'éclate, debout, à la force du geste et relaie la durée du temps en gestation. Elle fait venir la nouvelle née, fille ou amante, tierce peinte, entre elle et la toile : c'est une excorporation, par la transparence profonde des aquarelles bleu sombre, vert liquide, par la précision incisive des lignes acrobates, par la flamboyance des huiles cadrées, recadrées, cernées, construites en villes orientales.

La vie dans les yeux, la femme peintre touche son horizon intérieur, se remet en face des choses, les atteint et les transmet de les atteindre plutôt que de les représenter. Instase. Descendre au lieu inné, en soi, où l'autre se désaltère, et faire naître. S'éloigner de plus d'une mort ; faire vivre plus d'une vie par cet effort d'amour. La peinture est un acte, un fait qui me réveille, me touche à l'intouchable ; l'élément chair aussi a ses rêveries de labeur. Relation d'être à être, en écho, sans miroir, de pensant-vivant.

Instance de la couleur. L'un désirait parfois "se montrer jusqu'au rouge". Françoise Gilot porte au bleu l'espérance, ouverte sur la vie. On s'éloigne des portes de l'enfer, on s'éloigne des portes du paradis, des portes de l'exil ouvertes sur les sables, des portes désespérées de la comédie divine, de la corrida domestique, de l'idée fixe, de l'obsession du temps, de la phobie du vivant, de la scène à répétition, de la résistance stérile, de l'Art considéré comme un assassinat, du culte du moi-moi, de la sublimation du Divin, du Pouvoir.

Les yeux vivants touchent le ciel. Le corps sensible, intime, monte jusqu'aux étoiles. Une femme offre en écho chiasmé, visible, l'invisible. Elle en oublie l'oubli, une certaine indifférence. Pas de Dieu créé et donc pas d'incrédible. Son Art originare (Urkunst?) appelle l'expansion. Elle anticipe la réminiscence d'une communauté symbolisante. Celle qui voit et celle qui regarde, deux, plusieurs femmes, ont désormais même inconscient, prégnant, agile comme un corps subtil, mouvant

comme un bonheur océan. C'est faire œuvre d'analyste. C'est du même coup démasquer "le travail du rêve", comme pâle contrefaçon, du travail de tout l'être : corps et sens, sexe, cœur, jambes, poumons, cerveau, pensée, langage et conception entrelacent leurs jeux dans la lumière et l'eau de la chambre utérine. La forêt vierge ruisselle rouge sang sur la toile. La relation est cette fois de connaissance. Aucune femme ne serait plus tenue à l'envers d'elle-même, ne serait plus contrariée dans ma mère à la folie.

C'est l'accueil en ce lieu, le vôtre, de peinture, qui interrompt l'exil, notre existence en pointillés. La couleur fait reculer la psychose, les blancs à l'âme, le spleen et l'idéal du Narcisse ; elle mobilise la joie. En elle, un peu, je me retrouve cette fois dans Paris. La pierre vire aux roulements du corps de l'autre, aux balancements matriciels. Votre "persona" a les yeux pers. Ce n'est pas un autoportrait. Vous avez mieux à faire que de vous prendre pour Dieu. Votre soleil se lève tôt, tranché de vert, deux fois troué. Votre fenêtre de femme-peintre ouvre sur une autre dimension, peut-être la quatrième quant au destin des pulsions (après l'inhibition, la perversion, la sublimation). C'est en tout cas la dimension du mouvement, donc du vivant-pensant, pour chaque sexe.

Vous êtes de l'autre côté des avant-gardes à systèmes, des « génies » ravageurs, enragés. Votre modernité, du côté de Matisse, ouvre la tradition, pense la transmission, retient la permanence du sens, perdu/troué, à mettre au monde. Elle est la forme expulsée comme nouvelle, et hors d'elle-même comme autre : anamorphose. Vous la nommez « Idole enfantine », « Amour », « Lien », « Équinoxe ». Elle est forme externée, sécrétion de couleurs perlées, la remontée à soi d'une pulsion profonde, inexistante, invisible. Grosse d'affects et d'échos, vous la voulez symbole. Vous la mobilisez vers son ailleurs. Vous la placez au commencement de demain. Vous l'imaginez au présent d'une espérance. Ce n'est plus la régression progrédiente et l'angoisse du créateur, mais la prégnance de l'enfante-femme d'avant le premier jour.

Et si toute naissance était anamorphose ?

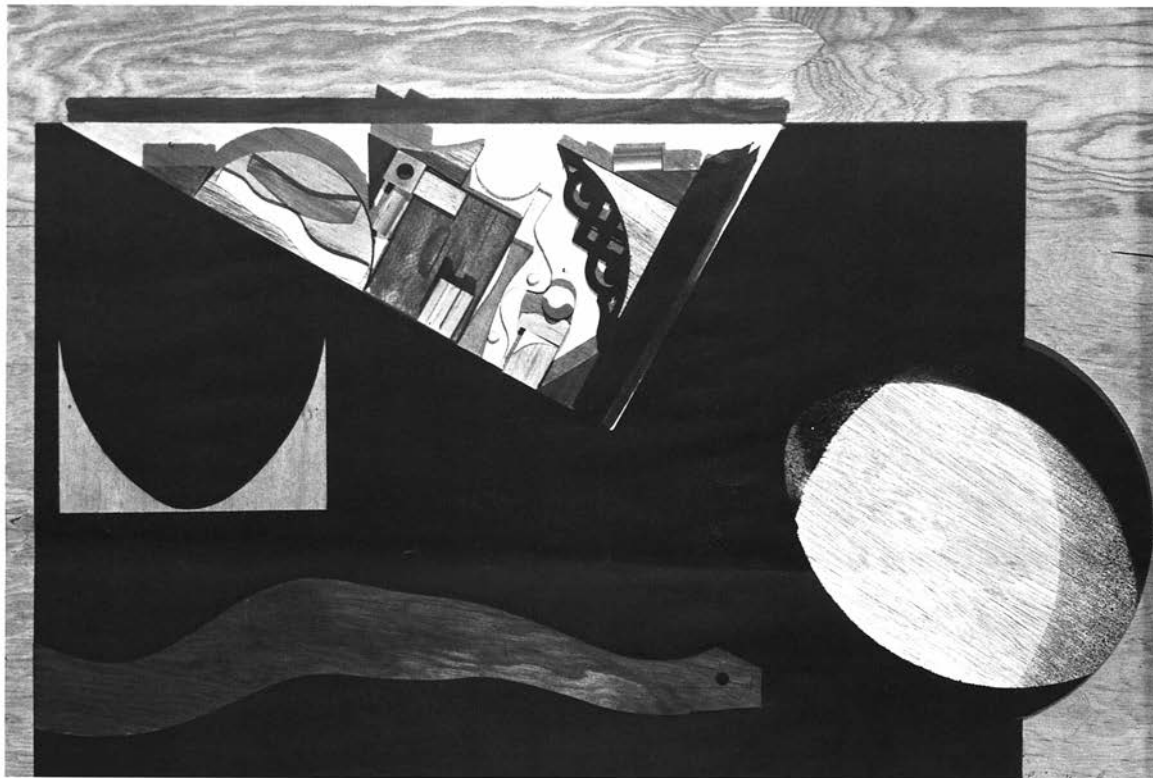
La (pro)création serait géni(t)ale ou ne serait plus.

Alors, il faudrait saluer ici une naissance de peinture.

Antoinette Fouque
La Jolla-Paris, juin 1986

Louise Nevelson

DES FEMMES ARTISTES
LA GALERIE DES FEMMES



collages et sculptures

17 Janvier/3 Mars 1984

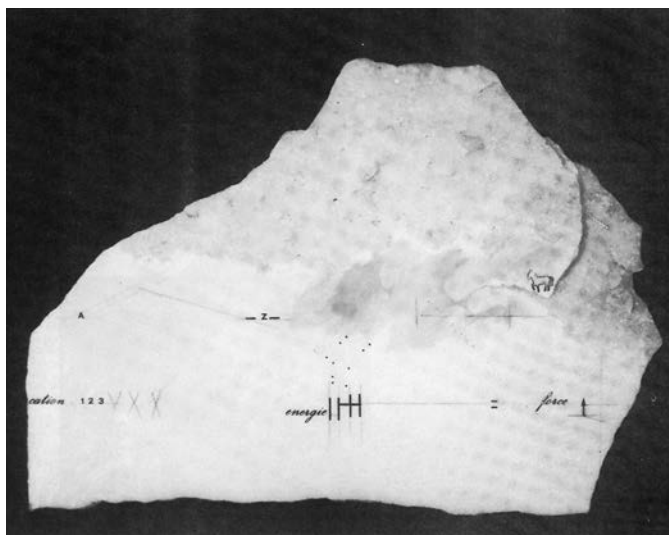
Marie Orensanz

Fragmentissimo

7 mai / 14 juin 1982

Née en Argentine en 1936, Marie Orensanz commence à peindre à 18 ans. En 1974, à Milan, Lea Vergine et Gillo Dorfles organisent une exposition de ses dessins et marbres.

Mai 1982 : première exposition personnelle à Paris, à la Galerie des femmes.



Dessin et peinture sur marbre



Photo de Judy Dater

*Imogen Cunningham et Twinka,
Yosemite, États-Unis, 1974*

Imogen Cunningham

Photographies

2 octobre / 3 novembre 1984

Photographe américaine, Imogen Cunningham (1883-1976), a ouvert son propre studio en 1910. Elle est l'une des premières à exposer des photographies de nus. Celles de son mari en extérieur provoquent le scandale. En 1932, elle fonde avec d'autres (Ansel Adams, Edward Weston...) le groupe f/64.



Sylvie Boissonnas

C'était une belle personne

Sylvie Boissonnas était une femme exceptionnelle. Je remercie son mari, Éric, et leurs enfants de me faire l'honneur et l'amitié de me souvenir d'elle ici, à Beaubourg, dans ce musée qui est aussi un peu sa maison.

Sylvina m'a fait rencontrer ses parents en 1971, au tout début du Mouvement de libération des femmes. Et pendant près de trente ans la sympathie bienveillante, la générosité lumineuse de sa mère, accompagnera, aidera notre mouvement, pourtant peu conforme, en apparence, à son monde. Oserai-je dire qu'elle nous a parfois encouragées dans nos prises de risques calculées ? Quelle tolérance, quelle confiance de sa part. Je parlerai ailleurs,

longuement, de nos voyages ensemble : pérégrination studieuse dans les jardins de Bomarzo, en Italie, en 1973, pour l'art baroque ; expédition politique en Chine populaire, en mars 1975, en pleine révolution culturelle, pour l'histoire contemporaine ; périple de mémoire en eaux familiales, avec la publication de La Traversée du temps perdu, chez des femmes. Notre maison d'édition. Je dirai aussi son désir et son bonheur d'être présente, à nos côtés, pour les manifestations, colloques, salons, débats, universités, fêtes... L'accueil réciproque était le cœur conscient de notre relation. Elle chez nous, nous chez elle.

Sylvie nous ouvrait ses maisons. Non seulement elle nous en transmettait la passion, mais son hospitalité matricielle transformait la rigueur des lieux, leur beauté hiératique ou la modernité de leur architecture, en lien vivant. Nous vivions chez elle quelques jours comme pour toujours. Comme au paradis.

Texte d'Antoinette Fouque en hommage à Sylvie Boissonnas pour le catalogue de l'exposition La Culture pour vivre, Centre Pompidou, du 24 septembre au 30 décembre 2002.

De la Normandie à la Méditerranée, sans jamais perdre le Sud, ni nous éloigner de la mer. Blonville, Val Richer, rue de Varenne, Cap Bénat... Le temps des vacances ou d'un tournage, chacun de ces sites privilégiés offrait au moindre de nos projets d'action, de réflexion, la chance de naître. Sylvie avait le don du don. Le don fécond et illimité de qui ne calcule pas, ne gère pas, mais rayonne et génère.

L'été 1973, Sylvie et Éric ont mis à notre disposition leur maison de la rue de Varenne, somptueux décor, pour plusieurs scènes du film Une jeune fille, que je réalisais avec mes camarades du groupe "Psychanalyse et Politique".

Commentaire critique d'un texte de Freud, le scénario hésitait encore, incertain, entre plusieurs directions, plusieurs films. Dans la salle de bains, Sylvie avait "oublié" une toile, un Hommage au carré bleu et vert d'Albers. Lors d'une scène intime entre les deux héroïnes, la mère et la fille, ce paysage marin, de carrés en abîmes, qui déploie et qui détaille tous les bleus et tous les verts, agit comme un révélateur, un passeur de sens, un passeur du décor au corps. Après avoir traversé la tentation de la psychose, l'ennui narcissique, l'indifférence des genres, le film pouvait s'achever. Plan de jeune femme en fin de grossesse, sur le point d'accoucher dans l'eau.

Au-delà du Carré blanc de Malevitch, la chair des couleurs



Antoinette Fouque, sa fille Vincente et Marie-Claude Grumbach en Chine, photo prise par Sylvie



Sylvina Boissonnas,
Brigitte Bourgès
et Marie-France Gay
en Chine, photo prise
par Sylvie

vibratiles d'Albers m'a guidée jusqu'aux trois artistes qui entrent, contemporaines, dans ce Musée pour le XXI^e siècle¹. Trois générations de peintres femmes ont choisi la géométrie simple, la surface parfaite, la stabilité dynamique du carré. Œuvre d'art, œuvre d'être.

Aurélie Nemours est née au début du XX^e siècle. Avec force, je dirais presque avec acharnement, elle travaille la matière élémentaire, le réel du spectre, pour hausser jusqu'au noir la couleur absolue.

Geneviève Asse est à la fois une femme d'action et une ascète. Après avoir participé à la libération de l'Europe avec les armées alliées à la fin de la Seconde Guerre mondiale, elle a inventé ce bleu unique, qui porte son nom et sublime ici le plus banal des supports.

Catherine Lopes-Curval est née dans la seconde moitié du XX^e siècle. La Mise aux carreaux I, c'est une course aux trésors des signifiants; c'est une balade dans la mémoire planétaire de l'artiste, et, même geste, cent arrêts sur images aux écrans de nos rêves. Explosion fixe de la beauté.

Autant de richesses ne vont pas, c'est logique, sans produire quelques hasards objectifs, rencontres improbables mais absolument nécessaires. Par hasard, à Beaubourg, la séquence chromatique d'Aurélie Nemours a été accrochée à la suite de plusieurs Hommage au carré d'Albers. Par hasard, au festival de Cannes, le 26 mai 2002, Julie Lopes-Curval, la fille au regard bleu-vert de Catherine, a reçu la Caméra d'or pour son premier long-métrage Bord de mer.

On s'y retrouve. De rencontre en maison, d'hospitalité en passion, d'œuvre vivante en génération, non sans passeur, de mère en fille, de femme en femme, à l'infini...

Sylvie Boissonnas est à jamais une femme d'exception. C'est vers elle, aujourd'hui, que vont nos pensées et nos actions de grâce.

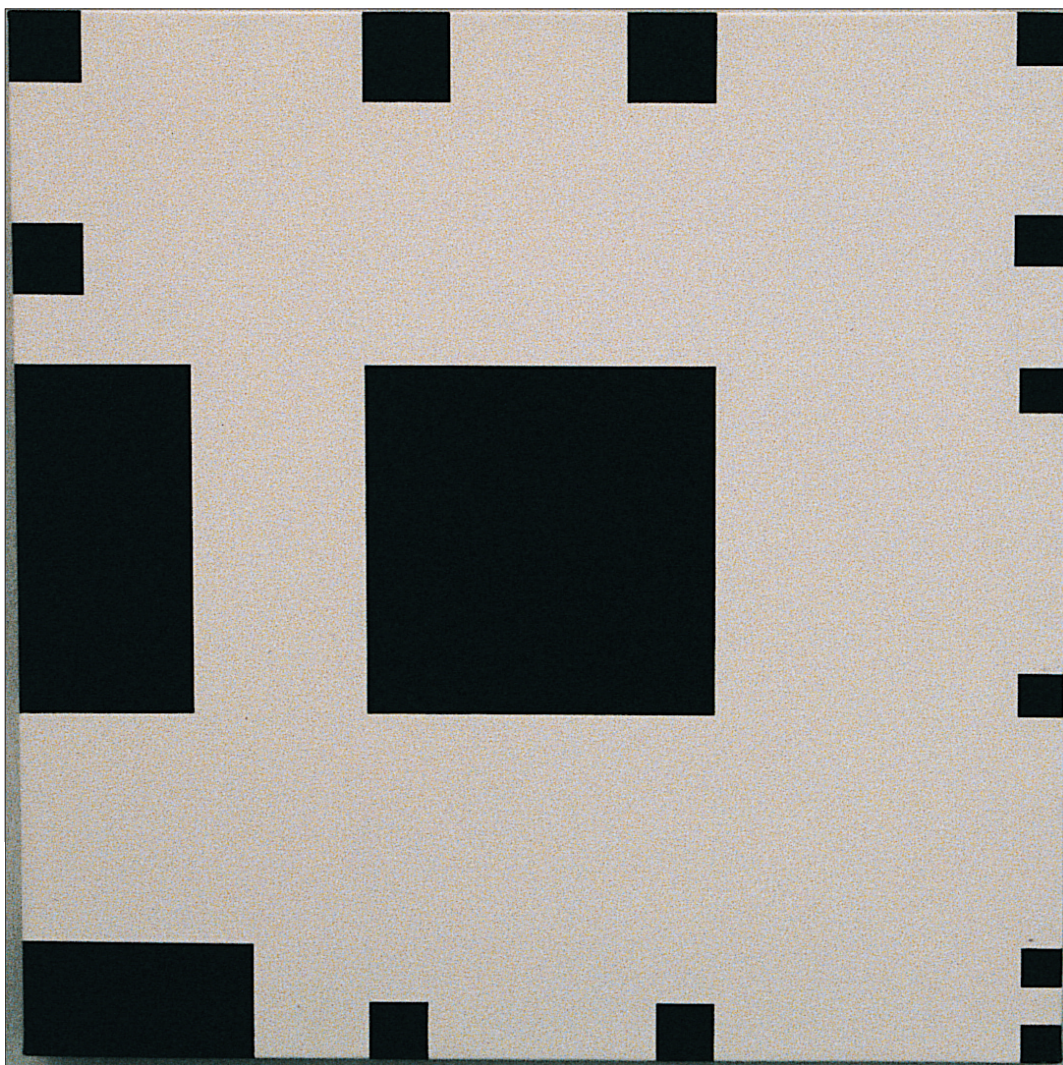
Antoinette Fouque
Boulouris, le 30 mai 2002

1. À l'occasion d'une donation de la Fondation SCALER au Centre Pompidou, Antoinette Fouque a proposé de retenir les œuvres de trois femmes artistes : Aurélie Nemours, Geneviève Asse et Catherine Lopes-Curval.

Aurélie Nemours



1910-2005



© Denise René

NH N° 924, huile / toile, 60 x 60 cm, 1992
Photographies : Erika Burnier